

Le sens de la société française moderne échappait entièrement à madame Swetchine, et dans le mouvement de nos révolutions, où elle a été mêlée, ne fût-ce que comme spectatrice, qu'elle décrit souvent d'un trait piquant, ce serait une singulière complaisance de l'amitié ou une étrange illusion de la représenter comme portant en elle un instinct religieusement libéral.

On abuse fort de ce mot de libéralisme, on le met partout, même dans la vie et dans les opinions d'une grande dame russe. « En politique, dit M. de Falloux, madame Swetchine était fermement et profondément monarchique, mais en très-grande garde contre les tendances vers le pouvoir absolu... Elle avait en aversion tout ce qui est arbitraire, violent ou hypocrite; elle le tenait pour une offense à la dignité humaine, à la vie morale... » Je le veux bien, je me figure surtout que M. de Falloux trace un portrait idéal où il met tout ce qu'il désire; mais enfin le libéralisme de madame Swetchine va jusqu'à voir dans un acte de l'empereur Nicolas une manifestation visible de la loi de Dieu. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement lorsqu'elle aurait pu songer à sauvegarder sa situation par un excès de respect qu'elle parle ainsi; même quand il est mort, l'empereur Nicolas reste à ses yeux le type suprême de la grandeur morale. « Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à mon esprit, écrit-elle, et certes je ne me serais pas crue destinée à voir deux empereurs Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon. Chaque

jour, de nouveaux détails plus solennels et plus touchants nous reportent à ce lit de mort, où de si grands exemples ont été donnés. C'est là que l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avènement. »

C'est, après tout, une personne avisée, qui s'intéresse aux efforts du libéralisme religieux français, mais qui en même temps retire sa souscription à *l'Avenir* le jour où l'empereur Nicolas est un peu éclaboussé. C'est une catholique sincère, mais qui est encore plus Russe, et qui, le jour où une nation catholique comme la Pologne se lève, écrit : « Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice ! »

## V

La Restauration était sans doute l'idéal de madame Swetchine. La Révolution de 1830 la trouva assez vivement hostile, et nul en vérité n'a décrit d'un trait plus mordant, plus frondeur, plus aigu, les hommes, les choses, les péripéties de ce temps. Madame Swetchine n'eut jamais de mission politique, à ce qu'il semble; sa diplomatie libre n'entre pas moins merveilleusement dans le sens de la politique russe, et ses lettres sur les premières années de la Révolution de 1830 sont adressées à madame de Nesselrode.

Ce n'est pas que la sagacité, l'esprit, manquent dans ces pages, dans ce journal où passent les échos

et les impressions du moment, ce n'est pas même que madame Swetchine, justement parce qu'elle est étrangère et moins intéressée, partage toutes les illusions du monde qu'elle voit alors et qu'elle préfère; elle a plus de clairvoyance avec la même malignité à l'égard des hommes, à commencer par le roi Louis-Philippe, et si elle ne croit pas à la durée de la monarchie de juillet, elle ajourne singulièrement ses espérances de restauration. La France, à ses yeux, est arrivée à un état où la république n'est pas possible et où la monarchie l'est encore moins, où tout s'en va, et où il n'y a qu'un mot pour caractériser cette situation, le *riennisme*. Elle se console après tout avec une parole prêtée à M. de Talleyrand : « La France fait du présent, la Russie fait de l'avenir. » L'Académie elle-même n'échappe pas à ses sévérités railleuses; elle vient de donner un déplorable exemple de l'esprit qui l'anime en nommant un « démagogue, » M. Tissot! Heureusement l'Académie s'est convertie depuis et a trouvé grâce auprès de cette ingénieuse femme.

Un jour une lettre de madame Swetchine à madame de Nesselrode reproduit ce tumulte d'impressions acérées ou effrayées. « Vous me demandez, chère amie, si beaucoup de gens de l'ancienne cour ont fléchi devant la nouvelle idole, si beaucoup de gens, en faisant des vilénies au nom de leur sentiments les plus chers, ont rappelé ce mot de M. de Talleyrand : « Ne me parlez pas des pères de famille, ils sont capables de tout! » Eh bien! non, chère amie, les femmes de la bonne compagnie, les

hommes qui sont au Palais-Royal en amateurs sont encore en très-petit nombre, marqués au doigt et même tant soit peu conpués. La société, celle qui a pour elle des titres et des formes, possède pour reconnaître la durée presque autant d'instinct que le commerce. L'un et l'autre tiennent le pouls de l'État, et ne risquent rien, tandis que les passions qui ne sont pas bridées par l'intérêt hasardent tout... Venons-en, ma chère bonne amie, à cette ingrate Pologne, qui absorbe maintenant toutes nos pensées... Quand la révolte s'étendrait à tout le royaume, si elle ne va pas plus loin, les forces les plus voisines doivent être assez considérables pour l'étouffer... En tout, je ne vois à la Russie d'ennemi vraiment redoutable que l'esprit révolutionnaire, le seul que les baïonnettes ne puissent atteindre. Avec celui-là, ni pacte, ni paix, ni trêve, et pour cela aucun moyen coercitif n'est nécessaire ni utile; l'essentiel est que le pouvoir se prononce et suive toujours avec les siens la même ligne, qu'il avertisse de ce qu'il veut, et ne renouvelle pas ces tristes souvenirs du règne de l'empereur Alexandre, règne, quant à la direction de l'opinion, scindé, coupé en deux, et dont la première partie a préparé les tendances et les dangers de la seconde... »

On met bien des choses sous ce mot d'esprit révolutionnaire, tantôt la Pologne, tantôt l'Italie, presque toujours la France. Changez un peu tout cela : supposez la France donnant la main à la Russie en Pologne, à l'Autriche en Italie, et reconstituant une sainte-alliance pour faire face à l'esprit révolution-

naire : c'est à peu près le libéralisme qui se dégage des lettres de madame Swetchine. Et quand on dit qu'elle a eu une influence, que son intervention patiente et active dans nos affaires religieuses et politiques s'est fait sentir plus d'une fois, oui sans doute, il se peut, madame Swetchine a eu son heure; son nom se lie à un certain mouvement d'opinion : elle a été un conseil, et elle a pu, elle aussi, faire des académiciens. Son salon a vu passer bien des hôtes illustres ou obscurs, de même que les noms des correspondants les plus divers se succèdent dans ses lettres; mais au fond, dans cette action qui s'efforce de n'être point exclusive, de tout comprendre, d'avoir l'impartialité d'une bienveillance universelle, on sent l'esprit de coterie et de secte, et pour tout dire, sur ce « territoire neutre » dont on parle, madame Swetchine apparaît comme la souveraine d'un petit monde distingué, mais borné, dont M. de Falloux est le Chateaubriand. M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire, bien que liés depuis longtemps avec madame Swetchine, échappent à ce cercle par l'impétuosité de leur nature et de leur talent. M. de Falloux est la figure de ce cadre et comme le vrai fils spirituel de cette femme de mérite.

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux encore que l'influence de madame Swetchine et son incessante activité pendant sa vie, c'est son succès et le retentissement de son nom après sa mort. Que de choses entrent souvent dans un succès ! De combien d'éléments se compose ce bruit, qui n'est pas toujours

durable ! Il y a ceux qui ont justement le culte pieux de la mémoire d'une personne qu'ils ont aimée, ceux qui ont été de ses réunions, ceux qui auraient voulu en être, et même quelquefois ceux qui imaginent en avoir été, parce qu'ils en recueillent l'esprit. Ce qu'il y a de compliqué dans la nature et dans le talent de madame Swetchine, comme dans sa position, n'est point étranger à son succès.

Il est des moments où cette essence subtile, métaphysique et religieuse, a une saveur singulière pour des intelligences lassées par les révolutions et ramenées à une sorte de goût étrange de tous les raffinements intimes. Et cette qualité même de grande dame n'a point nui à madame Swetchine; elle l'a servie au contraire auprès d'une société où les lois et les instincts sont plus démocratiques que les mœurs, où on ne résiste pas à ce charme de paraître initié à un monde supérieur, ne fût-ce que par les lectures et les goûts de l'esprit. Rien de moins populaire pourtant et de moins fait pour le bruit que la nature du talent de madame Swetchine : cette finesse concentrée, qui est le trait de son intelligence, ne peut être goûtée que de quelques curieux de tous les secrets intérieurs.

C'est une littérature d'initiés, comme c'est une figure d'initiée, et, en réalité, parmi toutes les femmes qui, un jour ou l'autre, ont brillé dans la société française, qui ont eu leur heure de royauté où d'influence, madame Swetchine n'est point de celles dont le génie est tout lumière et expansion, qui, après avoir vécu de la vie de leur temps, lais-

sent après elles une sorte de fascination. Elle n'a aucun de ces dons qui attirent et font une renommée universelle. Sa vraie place n'est point au grand jour; elle serait plutôt en quelque lieu retiré, comme cet oratoire qui était son refuge, où brûlerait dans une lampe d'albâtre une petite flamme perpétuellement agitée, image de son esprit, et où quelques amis fidèles viendraient l'honorer.

Par l'essence même de ses opinions comme par un genre d'esprit méditatif et subtil, madame Swetchine ne parle qu'à quelques-uns, tandis que madame de Staël, c'est la passion communicative d'une puissante et libérale nature qui se révèle jusque dans un simple billet à une amie, tandis que madame de Sévigné surtout, après avoir été la grâce vivante et l'ornement d'une grande époque, montre encore au-dessus de son siècle ce visage rayonnant de jeunesse et d'éclat qui parle à tout le monde, laissant voir ainsi dans la mesure d'une humanité charmante ce que peut toujours être la puissance des femmes au sein d'une société polie, même au sein d'une société démocratique qui n'a pas renoncé à l'élégance et à l'esprit.

## I X

## LE RÉALISME DANS LA CRITIQUE

M. TAINÉ

## I

La critique, comme tout ce qui tient à la vie intellectuelle et morale, a passé de nos jours par de singulières révolutions. Il serait presque vrai de dire que ce qu'on appelait autrefois de ce nom n'existe plus, et qu'à la place a grandi un art nouveau, une science absolument nouvelle, tant la transformation est radicale et profonde, tant les mots eux-mêmes changent de sens à vue d'œil.

Autrefois, au temps fabuleux de la littérature, lorsqu'on ne cherchait pas encore à voir tout dans tout, la critique était un art infiniment plus indépendant et plus personnel, infiniment plus précis; elle se ressentait d'un état où tous les genres étaient classés, où la pensée était en quelque sorte distribuée en royaumes distincts et où chacun restait dans sa sphère, le poète comme le critique, l'historien comme le moraliste, l'érudit comme le philosophe.